Charlotte VORMS, *Bâtisseurs de banlieue à Madrid. Le quartier de la Prosperidad (1860-1936)*

Paris, Créaphis Éditions, 2012, 370 p., préface de Gérard Chastagnaret

Olivier Chatelan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoiremesure/4771>

DOI : 10.4000/histoiremesure.4771

ISSN : 1957-7745

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2013

Pagination : 251-253

ISBN : 978-2-7132-2399-0

ISSN : 0982-1783

Référence électronique

Olivier Chatelan, « Charlotte VORMS, *Bâtisseurs de banlieue à Madrid. Le quartier de la Prosperidad (1860-1936)* », *Histoire & mesure* [En ligne], XXVIII-1 | 2013, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 04 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/4771> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoiremesure.4771>

Compte rendu

Charlotte VORMS, *Bâtisseurs de banlieue à Madrid. Le quartier de la Prosperidad (1860-1936)*, Paris, Créaphis Éditions, 2012, 370 p, préface de Gérard Chastagnaret

Le livre que Charlotte Vorms consacre à l'histoire du quartier madrilène de la Prosperidad entre 1860 et 1936 a d'abord été un travail de thèse qui s'inscrit dans le champ de l'histoire urbaine. L'auteure retrace en quelque 350 pages la genèse puis le développement spectaculaire de cette périphérie du nord-est de la capitale espagnole, de l'adoption du plan d'*ensanche* – c'est-à-dire d'extension de la ville, sous une forme unifiée et planifiée par les pouvoirs publics – jusqu'au début de la guerre civile, qui voit disparaître les efforts de la municipalité républicaine pour régler ce qui est devenu au début du xx^e siècle le « problème de l'*extrarradio* ». Ce dernier terme désigne la zone située au-delà des nouvelles limites officielles fixées par le plan Castro de 1860, sans législation propre et aux mains d'un nombre réduit de grands propriétaires fonciers, qui savent saisir les opportunités financières offertes par les changements d'usage du sol sur ce front d'urbanisation. Dans ce vaste espace de transition entre urbain et rural, le faubourg de la Prosperidad, du nom d'un de ses premiers promoteurs (Próspero Soynard), constitue un des noyaux de peuplement identifiés au milieu du xix^e siècle.

L'objet de l'étude de Charlotte Vorms est de suivre pas à pas, ou plutôt parcelle après parcelle, la construction d'une ville aux portes de la capitale, en traquant au ras de l'archive les acteurs et les processus qui transforment progressivement l'espace rural ou indifférencié en un espace proprement « urbain ». La portée de ce travail se situe donc bien au-delà d'une monographie : l'enquête est une véritable démonstration de la pertinence d'une approche qui ne prend pas la ville comme simple cadre d'analyse mais comme objet de l'investigation à part entière. L'étude intensive de ces deux cents hectares est rendue possible par le dépouillement d'un *corpus* de sources variées : registres notariaux et des impôts, fonds des recensements municipaux, dossiers personnels des géomètres et des maîtres d'œuvre, annuaires, études techniques et projets réalisés par les services de la municipalité madrilène, mais aussi photographies, plans et photographies aériennes, exploités dans leur moindre détail pour reconstituer les logiques d'urbanisation au premier abord peu lisibles.

L'ouvrage se compose de trois parties qui retracent dans leur intitulé les grandes étapes du processus de production urbaine : au temps des pionniers,

de 1860 à la fin des années 1880, succèdent le moment de la construction d'un quartier en marge du droit jusqu'au début des années 1920, puis la période des luttes politiques jusqu'en 1936, au cours de laquelle l'équipement de la banlieue et sa normalisation juridique deviennent des enjeux municipaux et nationaux.

L'« or de la périphérie » qui fait l'objet du premier chapitre est celui qu'amassent une poignée de représentants de la bourgeoisie urbaine, héritiers de patrimoines fonciers et immobiliers situés de part et d'autre de la limite de l'*ensanche*, en jouant de cette frontière pour lotir des terres agricoles le long du chemin d'Hortaleza. Charlotte Vorms décrit surtout le petit monde des lotisseurs, ces « aventuriers de l'outre-*ensanche* », qui tiennent ce nouveau marché par une rotation rapide des parcelles et du capital afin de maximiser le profit des transactions. Les véritables « pionniers » de la Prosperidad (chapitre 2) sont cependant les familles ouvrières qui s'installent dans les premières maisons qui sortent de terre et qui créent la ville à proprement parler. Ces ménages peu fortunés sont en grande majorité des migrants venus des campagnes alentour pour travailler à Madrid. Ils achètent avec leur petite épargne ou par l'autoconstruction de quoi retrouver dans ce coin de banlieue une culture rurale : un terrain ou une *casa baja* qui pourra parfois fournir en sus un précieux revenu locatif. C'est le paradoxe de cette première urbanisation, qui conduit des ouvriers à bâtir un faubourg pour retrouver leurs origines paysannes. La bénédiction de la chapelle constitue, en 1871, l'acte de naissance du quartier (chapitre 3), de même que la fontaine, l'école et un premier chemin rural sont les premiers équipements collectifs qui font de la Prosperidad une communauté d'habitants. Ces aménagements sont dus pour l'essentiel à la mobilisation des intéressés et à des formes d'évergétisme local (« caciquisme de banlieue ») qui soudent les propriétaires autour d'intercesseurs, eux-mêmes insérés dans des réseaux de relations interpersonnelles à l'échelle de la mairie de Madrid.

Il s'en faut de beaucoup pourtant pour qu'en cette fin du XIX^e siècle, la Prosperidad retienne l'attention des pouvoirs publics. Pour l'essentiel, l'urbanisation de cette périphérie dont les enquêtes signalent l'insalubrité se fait selon des règles informelles. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Charlotte Vorms examine avec minutie la production du sol urbain et sa progressive intégration au marché foncier madrilène. En croisant l'évolution des prix, la géographie des transactions et le profil sociologique des acheteurs, l'auteure étudie les effets de l'arrivée d'investisseurs sur la croissance urbaine : la hausse des valeurs foncières s'accompagne en particulier d'une professionnalisation de l'activité de construction, laquelle fait l'objet de stratégies différenciées (chapitre 4). Malgré tout, le quartier reste encore socialement homogène : au tournant du siècle, la Prosperidad est un *barrio* populaire mais sans les problèmes de surpeuplement que peuvent rencontrer les logements ouvriers de la vieille ville. La structure familiale de la majorité des ménages interdit de parler de populations déracinées (chapitre 5). Il reste que les revendications portées par les propriétaires ne sont satisfaites que très lentement. C'est seulement dans la première décennie du XX^e siècle que l'*extrarradio* est perçu par les services municipaux – en particulier par l'ingénieur Pedro Núñez Granés – comme un problème. Mais le plan

d'urbanisation de 1909 qui intégrait la périphérie à un projet urbain d'ensemble échoue faute d'accord parlementaire (chapitre 6).

Il faut attendre l'avènement de la République en 1931 pour que la question des faubourgs fasse l'objet d'une réelle politique d'équipement et de régularisation de l'*extrarradio* sur le plan juridique. Désormais, en voulant régler la question sociale aux portes de la capitale, la mairie républicaine met fin à soixante-dix ans de zone de non-droit et de projets avortés. Mais ces ordonnances municipales imposent une réglementation foncière, notamment sur la nécessaire viabilisation des terrains, qui déplaît aux propriétaires regroupés en une Fédération des associations de l'*Extrarradio* de Madrid (chapitre 8). Ces luttes politiques sont aussi le temps du délitement de la petite communauté que formaient les pionniers. L'arrivée des cols blancs dans les colonies d'Habitations à Bon Marché, l'inégal équipement des lotissements selon leur localisation et leur ancienneté, ou l'intégration des revendications dans le jeu politique national sont autant de facteurs qui conduisent à des lignes de fracture au sein du faubourg, malgré une apparente continuité dans l'absorption des nouveaux migrants et dans la confirmation d'une fonction industrielle (chapitre 7).

L'ouvrage démontre une grande maîtrise dans l'analyse des sources et dans la construction du récit historique. La trajectoire heurtée d'un petit propriétaire ou la singularité d'un intercesseur sont rendues par des portraits très vivants tout au long de l'ouvrage et trouvent régulièrement leur contre-point dans des vues d'ensemble sur les profils-types ou sur des tendances générales, le tout sans perdre de vue l'extension d'un quartier qui s'anime progressivement sous les yeux du lecteur. Le jeu sur les échelles, de l'îlot à l'agglomération, ouvre des perspectives d'analyse que l'auteure sait restituer par des cartes claires et pédagogiques. Charlotte Vorms a aussi le souci de confronter ses résultats aux cas d'autres villes européennes ou nord-américaines. Certes, on aurait aimé en savoir un peu plus sur quelques points précis : par exemple, sur le soutien de l'archidiocèse de Madrid, ou d'autres institutions ecclésiastiques, dans l'équipement culturel du quartier qui constitue le premier élément structurant de la communauté ; ou sur l'hypothèse passionnante selon laquelle la construction du socialisme madrilène s'est appuyée sur l'organisation de la ville plus que sur celle de la production industrielle. Mais ce ne sont que des points de détail dans un ensemble remarquable qui offre un très bel exemple de la fécondité de l'histoire urbaine contemporaine.

Olivier CHATELAN

Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes - LARHRA UMR 5190